



COMPÈRE LOUISON ET LA MÈRE DU VENT

Il y avait une fois un homme, appelé Louison, et une femme, appelée Marioulic, qui étaient mariés ensemble. Ils étaient vieux et sans enfants; pauvres, cela ne se demande pas: tout ce qu'ils possédaient, avec leur maisonnette, c'était un petit jardin, devant leur porte, et dans ce jardin quelques beaux arbres qui leur donnaient des fruits à la saison, de quoi faire un peu d'argent, pour vivre, tant bien que mal.

Par un sombre soir de pluie, il vint à faire un coup de vent si fort qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Il rompit et déracina les arbres de ces pauvres gens, sans en épargner un, de sorte que quand Louison vit ce désastre, le matin, il eut un grand chagrin; il dit à Marioulic:

— Maintenant, nous sommes ruinés! Il faut que

je m'en aille trouver la Mère du Vent, peut-être qu'elle me donnera quelque chose pour nous réparer ce dommage.

Et il prit un gros morceau de pain au bout de son bâton, et il partit, sans perdre de temps. Et de cheminer, de cheminer, toujours en avant : à force de cheminer, il arriva à l'endroit où demeurait la Mère du Vent.

— Adieu, Mère du Vent.

— Adieu, compère Louison. Qu'est-ce donc qui t'amène ici ?

— Mère du Vent, j'ai à me plaindre de ton fils. La nuit passée, il a déraciné et rompu tous les arbres de mon jardin, qui étaient chargés de fruits ; il ne m'en a pas laissé un ! et c'était tout ce que j'avais pour vivre. Maintenant, me voilà à la besace, et je viens te trouver pour voir si tu ne me donnerais pas quelque chose pour me réparer ce dommage.

— Puisque c'est ainsi, mon ami, dit la Mère du Vent, tu n'as pas mal fait de venir. Je n'ai rien à te donner qu'une serviette, mais cette serviette, le tisserand n'en fait point de pareilles, elle te dispensera de travailler tout le reste de ta vie. Sâche la conserver seulement.

Puis la vieille alla à son coffre, y prit une serviette et la présenta à Louison en disant :

— Quand tu auras envie de manger ou de boire, tu n'auras qu'à l'étendre devant toi, n'importe où tu te trouveras, en prononçant ces mots : « Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table, » et tu seras servi à l'instant même.

Louison prit la serviette, remercia fort la Mère du Vent, et repartit, content comme un roi.

Il marcha et marcha. Quand il fut à moitié chemin, comme il commençait à avoir faim et soif, il déplia sa serviette, l'étendit devant lui par terre et dit :

— Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table.

Et à l'instant voilà la serviette couverte de pain, de vin, de mets, de quoi rassasier dix personnes.

— Bon! pensa Louison, la Mère du Vent ne t'a pas trompé. Désormais, je crois, nous allons pouvoir laisser le pain sec aux autres et faire bombance sans qu'il nous en coûte guère.

Et il s'assit là sur l'herbe et se servit à son gré. Il mangea comme deux, but comme quatre, et quand il fut bien repu, il plia sa serviette et se remit en chemin, en chantant à pleine tête.

Comme il arrivait au bourg, les gens de l'auberge étaient sur le pas de la porte, ils l'appelèrent de loin et lui demandèrent :

— N'entres-tu pas un peu, compère Louison? Eh bien, es-tu content de ton voyage? Que t'a donc donné la Mère du Vent?

— Eh! dit-il, elle m'a donné une serviette.

— Tout cela? dit la maîtresse de l'auberge, en éclatant de rire.

— Oui, tout cela, dit le bonhomme, en entrant, et tu serais bien trop heureuse d'en avoir une semblable: de ta vie il ne te faudrait plus acheter ni pain, ni vin, ni rien autre chose pour recevoir ton monde.

— Bah! dit la femme. Montre, montre cela, père Louison.

Louison, tout fier, tire sa serviette de sa poche, l'étend là sur la table et dit :

— Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table.

Et aussitôt voilà du pain, du vin, des mets, de quoi rassasier dix personnes.

L'hôte et l'hôtesse s'émerveillaient; ils n'en revenaient pas de surprise. Louison les invita généreusement à prendre leur part de tout ce qu'il y avait là et se remit lui-même à manger et à boire. Mais

à force de boire, tout en causant, il finit, la fatigue aidant, par s'endormir la tête sur la table. Que fait bien vite la maîtresse de l'auberge? elle s'empare de sa serviette, court la cacher au fond de l'armoire et en étend une toute pareille à la même place. De sorte que quand Louison se réveilla, un moment après, il prit cette serviette, la mit dans sa poche et s'en alla en sifflant, sans se douter de rien. A la fin, il arriva à la maison.

— Te voilà, pauvre homme? dit Marioulic. Il s'en va temps que tu reviennes! As-tu trouvé la Mère du Vent? T'a-t-elle donné quelque chose?

— Ah! femme, répondit Louison, à présent nous sommes assez riches! Désormais, je pense, nous mangerons notre pain saucé; il ne nous faudra plus tant peiner et suer pour gagner notre vie. Regarde.

En même temps il étendit sa serviette devant lui sur la table et dit :

— Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table.

Mais la serviette demeura nue, et voilà mon Louison bien confus. Et Marioulic de rire.

— C'était, ma foi, bien la peine, dit-elle, de passer trois jours entiers à battre les chemins pour rapporter un chiffon qui ne vaut pas vingt sous de

bonne monnaie! Faut-il que tu sois bête, pauvre homme!

Louison n'était pas content. Il se grattait la tête, qui ne lui démangeait guère, et ne savait que répondre. Il pensa qu'il n'avait rien de mieux et de plus court à faire que de retourner chez la Mère du Vent, et sitôt qu'il fit jour, le lendemain, il prit sa serviette et partit de nouveau, par le même chemin. Il alla en avant, en avant, en avant: à force de marcher, il arriva au bout.

— Quoi! dit la vieille, quand il entra, tu es encore là, compère Louison?

— Comme tu vois, Mère du Vent. Je suis revenu ici pour que tu me donnes quelque chose à la place de cette serviette. Que diable veux-tu que j'en fasse? elle s'est trouvée sans vertu sitôt que j'ai été rendu à la maison!

— Je crois bien, répondit la vieille, qu'il y en a un peu plus que tu n'en dis, mais enfin, pour cette fois, je n'y regarderai pas de trop près. Maintenant, je vais te donner un canard comme tu n'en as pas vu souvent; tu n'auras qu'à dire: « Canard, fais de l'argent, » ou: « Canard, fais de l'or, » et il t'en fournira chaque fois, de l'un et de l'autre, tant que tu en voudras. Prends garde seulement de te le

laisser voler, souviens-toi de ce que je te dis. Et ne retourne plus ici.

Puis la Mère du Vent alla à sa volière et revint avec un canard qu'elle remit à Louison. Celui-ci la remercia, lui fit ses adieux et repartit tout content.

Arrivé à moitié chemin, il fut curieux de voir si son canard lui obéirait et ce qu'il savait faire; il le posa à terre et lui mit son berret sous la queue en disant :

— Canard, fais de l'argent.

Le canard lui fit un gros tas de pièces d'argent.

— Canard, fais de l'or.

Le canard lui fit un gros tas de pièces d'or.

— Bon! pensa Louison, en se frottant les mains, pour le coup j'ai ma fortune faite. J'ai fini d'acheter le pain à la livre*.

Et il remplit ses poches de cet or et de cet argent, reprit son canard et se remit en chemin.

Quand il arriva au bourg, l'aubergiste et sa femme étaient sur le pas de la porte, ils ne manquèrent pas de l'appeler de loin, comme la première fois, et de l'engager à entrer, en lui demandant ce que lui avait donné de nouveau la Mère du Vent.

— Oh! dit-il, maintenant, c'est mieux encore.

Elle m'a donné un canard qui me fait de l'or et de l'argent tant que j'en veux ; je n'ai qu'à commander.

— Bah ! dirent-ils, tu veux rire, sans doute ? Voyons, voyons cela.

Louison ne se fit point prier : l'homme, Dieu merci, buvait volontiers un coup ; et il n'était pas fâché, non plus, de montrer ce qu'il pouvait faire avec son canard. Il entre donc et pose le canard sur la table, en disant bien haut :

— Canard, fais de l'argent.

Et aussitôt les pièces d'argent de rouler de tous côtés sur la table.

— Canard, fais de l'or.

Et les pièces d'or d'arriver aussi par le même chemin.

L'hôte et l'hôtesse ouvraient de grands yeux et bayaient comme beaux geais *, sans savoir que dire. Louison, fier comme un homme *, ramasse son or et son argent, s'assied sur l'escabelle et se fait apporter une pinte. Après celle-là, une autre ; après celle-là, une autre ; si bien qu'à la fin il s'assoupit encore au bout de la table, comme il avait fait l'autre fois. La maîtresse de l'auberge n'attendait que cela. Elle eut bientôt fait de s'em-

parer de ce canard, de le cacher avec la serviette, et d'en remettre un autre tout pareil à la même place. Pour Louison, quand il eut assez dormi, il se réveilla, prit le canard qui était devant lui et s'en alla en chantonnant. Quand il fut à la maison :

— Te voilà, pauvre homme ? dit Marioulic. Et que rapportes-tu donc de beau ? La Mère du Vent, cette fois, t'aura bien donné la valeur de quarante sous ?

Et Louison de répondre, en faisant résonner ses poches et en retirant ses mains pleines d'écus et de louis d'or :

— Regarde un peu si tout ceci vaut plus de quarante sous.

— Bon Dieu ! D'où as-tu tiré tout cela ? demanda la femme, tout ébahie.

— J'en aurai maintenant tant que j'en voudrai, et sans beaucoup de peine, dit Louison en se rengorgeant. C'est ce canard que voici qui m'en donne ; je n'ai qu'à commander.

Et il posa le canard au milieu de la table et dit :

— Canard, fais de l'argent.

Rien. Le canard n'avait pas seulement l'air d'entendre.

— Canard, fais de l'or.

Cette fois le canard lui fit un grand plat d'ordure.

Et Marioulic de recommencer à rire, et de se moquer de lui de plus belle.

— Eh oui ! de vrai, il te sert de propre argent ! Ah ! la bonne farce encore ! Tu vois bien enfin que tu perds l'esprit, pauvre homme !

Louison, tout honteux, baissait la tête sans rien répondre : qu'est-ce qu'il aurait pu dire ? Il pensa en lui-même :

— La Mère du Vent s'amuse bien du pauvre monde ! C'est égal, il faut que tu retournes encore une autre fois chez elle. Tu n'en seras jamais que pour ton voyage !

Le lendemain donc, à la pointe du jour, il refit ses apprêts, prit le canard sous son bras, et remit le chemin sous ses pieds *. Il marcha, marcha, tant et tant qu'il arriva. Quand elle le revit là, la Mère du Vent commença à se mettre en colère.

— C'est encore toi, compère Louison ? Que reviens-tu demander ? Ne t'ai-je pas dit de ne plus reparaître devant moi ?

— Je le sais, Mère du Vent, mais que fallait-il faire ? Le canard a valu autant que la serviette, il a gardé sa vertu tout juste jusqu'au seuil de ma

porte. Ce que tu me donnes ne me sert qu'à me faire moquer de moi ; je m'en lasse, à la fin !

— Écoute, mon garçon, dit la Mère du Vent, tu aimes un peu trop à boire, voilà tout ce qu'il y a. Tu ne me parles point d'une auberge où tu t'endors à table chaque fois que tu t'en reviens d'ici : eh bien, la serviette et le canard que je t'ai donnés, on te les a changés là. Maintenant, voici une béquille ; c'est tout ce que tu auras de plus. Ce n'est pas grand'chose, si tu veux, mais tu n'en trouveras pas tous les jours une pareille, elle sait fort bien travailler, comme tu vas voir.

Alors la Mère du Vent prit une béquille qui était là dans un coin derrière l'armoire, et elle dit :

— Béquille, à ton jeu.

Et voilà cette béquille qui s'élança sur Louison et qui se met à frapper et cogner sur son dos, sur ses épaules, partout, tant et si fort qu'il n'en voyait plus que brumes *. Il criait comme un brûlé :

— La, la ! Tu vas me faire tuer ! Rappelle ce bâton.

La Mère du Vent riait sous cape, sans rien répondre. Au bout d'un moment, voyant que le bâton lui avait bientôt raisonnablement travaillé les côtes, elle cria :

— Béquille, viens ici.

Et la béquille s'en revint à son côté.

— Tiens, dit alors la vieille, en la présentant à Louison, à présent tu peux la prendre, peut-être qu'elle te servira. Il te fallait une correction, pour te donner un peu de tête.

Louison grognait; il n'était pas content du tout et ne se pressait pas de prendre cette diable de béquille qui arrangeait les gens de la sorte. Mais, ayant un peu réfléchi, il se ravisa, il dit qu'il l'acceptait et remercia même beaucoup la Mère du Vent. Et il s'en alla ensuite, en se frottant le dos.

Quand il fut à l'endroit où il s'était arrêté les autres fois, l'envie lui prit d'éprouver à son tour le savoir-faire de sa béquille, et il dit :

— Béquille, à ton jeu.

Et aussitôt le bâton de s'élançer à travers les arbres, frappant, cognant, à droite et à gauche, comme un fou : les cimes des branches volaient en l'air de tous côtés!

— Bon! pensa Louison, la Mère du Vent avait raison, je crois bien que ceci pourra me servir à quelque chose, et avant peu.

Et il fit revenir la béquille auprès de lui et se remit en chemin, sans perdre de temps. Comme il arrivait au bourg, les gens de l'auberge, qui le

guettaient, l'appelèrent, d'aussi loin qu'ils le virent, pour savoir quel présent lui avait fait de nouveau la Mère du Vent.

— Heu! répondit-il, elle m'a donné ce mauvais bâton que j'ai là; je ne sais pas ce qu'elle veut que j'en fasse! Si, de vrai, il me servira à châtier les méchantes gens et les voleurs, s'il s'en trouve sur mon chemin, car il frappe tout seul, je n'ai qu'à commander. Aussi bien, si vous voulez voir.....

— Béquille, à ton jeu, dit-il alors.

Et la béquille de sauter aux épaules de ces gens-là, frappant et cognant comme une sourde, et pif! et paf! sur l'un et sur l'autre, sans leur donner de trêve: le dos leur en fumait! Et eux de crier, et de demander pardon et grâce. Louison n'écoutait rien; les coups allaient toujours. Au bout d'un moment, quand le bâton se fut bien diverti à leurs dépens, les voyant bientôt à bout de force:

— Misérables! dit-il, ma serviette et mon canard sont ici, vous me les avez volés! Rendez-les-moi, et bien vite, ou je vous fais assommer tous deux là sur la place.

— Nous te rendrons tout! nous te rendrons tout! crièrent-ils, à moitié morts l'un et l'autre, délivre-nous.

— Béquille, viens ici, dit Louison.

Et quand ils lui eurent tout rendu, ce qui fut fait sans tarder, il leur tourna le dos, sans leur dire merci, et reprit le chemin de la maison.

— Eh bien ! pauvre homme, n'es-tu pas las de courir ? lui demanda Marioulic, aussitôt qu'il parut sur le pas de la porte. Que rapportes-tu donc de ce nouveau voyage ? C'est à ce coup, pour sûr, que nous allons voir le plus curieux.

— Ça se pourrait bien. Regarde, dit Louison, en lui montrant la béquille.

— Quoi ! ce bout de bâton ? dit la femme, en recommençant à rire.

— Écoute, Marioulic, ce n'est pas grand'chose, c'est vrai, mais cela pourrait bien servir, tout de même, plus souvent que tu ne penses. Veux-tu voir un peu ?..... — Béquille, à ton jeu.

Et voilà le bâton en danse, frappant, cognant, sur le dos de Marioulic, d'un bout, de l'autre, tant et si fort que la vieille courait de tous côtés en criant comme une folle.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu en dis ? lui demanda Louison, au bout d'un moment, en rappelant la béquille.

Marioulic, tout ahurie et noire de colère, se mit

aussitôt à le charger d'injures; mais sans rien lui répondre, il tira la serviette de sa poche et l'étendit sur la table, en disant :

— Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table.

Et voilà du pain, du vin, des mets, plus qu'il n'en aurait fallu pour rassasier dix personnes.

Qui était étonnée? c'était Marioulic. Elle se radoucit à l'instant et ne se fit pas prier pour se mettre à table avec Louison; jamais de sa vie elle n'avait fait un festin de la sorte. Quand ils eurent tous deux bien bu et bien mangé, Louison se leva, alla chercher son canard, et le mit sur la nappe, en disant :

— Canard, fais de l'argent..... Canard, fais de l'or.

Et voilà de l'argent, et voilà de l'or : jamais Marioulic n'en avait tant vu à la fois.

— Ma foi, mon homme, dit-elle alors, il faut convenir, après tout, que tu n'es pas plus bête qu'un autre. Maintenant, grâce à toi, voilà notre pain gagné; nous pourrons laisser tomber la pluie* et nous moquer du mal vêtu*.

Et elle prit le canard et la serviette et alla les enfermer à double tour dans l'armoire. Quant à la

béquille, Louison la garda pour lui tout seul, pour s'en servir quand il en aurait besoin.

Alors, à force de tirer de l'or et de l'argent de leur canard, Louison et Marioulic étaient devenus très riches, très riches, en fort peu de temps, et ils s'étaient fait bâtir un château si grand et si beau qu'on n'en avait jamais vu un semblable. Comme on les avait connus jusque-là très pauvres, les gens étaient fort étonnés, et il ne manqua pas de jaloux pour jaser et répandre toute sorte de méchants bruits sur leur compte. Si bien qu'un beau matin voilà le juge et les archers qui tombent chez eux tout d'un coup, sans dire bonjour, leur ordonnant d'expliquer à l'instant même d'où leur était venu l'argent qu'il leur avait fallu pour faire bâtir un pareil château.

— S'il n'y a que ça, je vous contenterai sans peine, dit Louison.

Et, sachant au juste comment ces oiseaux-là se prennent, il les invita à dîner avec lui, leur promettant de leur dire ensuite ce qu'ils voulaient connaître, puisqu'ils y tenaient tant. Quand ils furent pour se mettre à table, le juge et les archers, ne sentant aucune odeur de cuisine et ne voyant rien de servi ni d'apprêté nulle part, crurent qu'on s'était moqué d'eux, et ils commençaient à faire la

moue et à regarder de travers; mais alors Louison s'avance, déplie sa serviette et l'étend devant eux en disant :

— Par la vertu de cette serviette, que rien ne manque sur ma table.

Et aussitôt voilà du pain, du vin, des mets, de quoi rassasier dix personnes, tout ce qu'on pouvait demander de meilleur. Et ces gens-là de s'extasier, ouvrant des yeux grands comme le poing, ce qui ne les empêcha pas de se mettre tout de suite à manger et à boire, et de prendre leur bonne part de tout ce qu'il y avait là. Quand ils furent bien repus, Louison se leva, alla à l'armoire chercher son canard, et le posa sur la nappe, en disant :

— Canard, fais de l'argent.... Canard, fais de l'or.

Et les pièces d'or et les pièces d'argent de résonner de tous côtés sur la table.

— Maintenant, dit Louison, vous en savez autant que moi. Voilà d'où j'ai tiré ce qu'il m'a fallu pour faire bâtir mon château. Je n'y ai pas eu beaucoup de peine, comme vous voyez.

Qu'avait à dire le juge? Rien, et il ne dit rien non plus. Ils vantèrent fort le canard, lui et ses gens, et se remirent à boire, pour tenir tête à

Louison. Bientôt, à force de verser et de boire, le bonhomme finit par s'assoupir sur le bout de la table, comme il faisait à l'ordinaire. Voyant cela, le juge et les archers se dirent entre eux, à voix basse :

— Notre homme dort ! Si nous emportions son canard et sa serviette ?

Mais, comme ils s'apprêtaient à partir, après avoir tout caché sous leurs manteaux, Louison s'éveilla. Il comprit d'un coup d'œil tout ce qui se passait ; il dit au juge, sans faire semblant de rien :

— Monsieur le juge, vous n'avez pas tout vu ; attendez, que je vous montre le plus curieux.

— Hâte-toi alors, dit l'autre, c'est assez tenu table ; il nous faut partir.

— Ce ne sera pas bien long, dit Louison.....

— Béquille, à ton jeu.

Et il gagne aussitôt la porte, et les enferme là. Et voilà le bâton à l'œuvre, tapant de-ci, cognant de-là, sur l'un, sur l'autre, partout, sans repos ni trêve : les coups leur décollaient la peau * ! Et eux d'appeler à l'aide, et de braire comme des ânes * !

— Compère Louison ! compère Louison ! criait le juge, voici ton canard et ta serviette, délivre-nous !

Quand il vit, à la fin, que les garnements avaient à peu près leur compte, Louison ouvre la porte, reprend son canard et sa serviette, puis il dit :

— Béquille, frappe plus fort.

Et, pendant qu'ils délogeaient au plus vite, le bâton de courir après eux, et de travailler de plus belle, frappant comme un sourd et faisant voler leurs chapeaux en l'air de tous côtés : c'était un plaisir!

Et le juge et les archers s'en retournèrent donc chez eux, tout honteux et la tête basse, en jurant bien que jamais l'envie ne leur reprendrait de venir chercher noise à compère Louison.

Moi je mis le pied sur une taupinière,
Je m'en revins à Labouheyre.

*(Conté en 1880 par Baptiste Sournet, dit PIR, berger,
de Commensacq, âgé d'environ soixante-dix ans.)*

Dans une autre version que j'ai également recueillie, un homme très pauvre sème sur un fumier une fève, et la tige qui en sort grandit tellement qu'elle finit par toucher au ciel et lui sert d'échelle pour arriver jusqu'à

Dieu, à qui il demande de l'aider à nourrir ses enfants. Dieu lui donne, successivement, une table qui lui fournit le manger et le boire, un cheval dont les excréments sont de l'or et un bâton qui frappe à son commandement. La table, puis le cheval, lui ayant été volés dans une auberge, il se les fait rendre à l'aide du bâton, etc. C'est donc à peu près, dans ses traits essentiels, la version allemande des frères Grimm (*Contes choisis*, Hachette, p. 155), mais il y a ceci à noter que l'épisode de la chèvre, par lequel débute et finit leur récit, forme dans la Lande un petit conte à part qui ne se rattache par aucun point ni à ce dernier ni à d'autres.

